

Jacques Poloni-Simard, *La mosaïque indienne. Mobilité, stratification sociale et métissage dans le corregimiento de Cuenca (Équateur) du XVIe au XVIIIe siècle*. Paris, EHESS, 2000, 514 p., graph., cartes, index.

Carmen Bernand



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/107>

DOI : [10.4000/etudesrurales.107](https://doi.org/10.4000/etudesrurales.107)

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Référence électronique

Carmen Bernand, « Jacques Poloni-Simard, *La mosaïque indienne. Mobilité, stratification sociale et métissage dans le corregimiento de Cuenca (Équateur) du XVIe au XVIIIe siècle*. Paris, EHESS, 2000, 514 p., graph., cartes, index. », *Études rurales* [En ligne], 161-162 | 2002, mis en ligne le 17 juin 2003, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/107> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.107>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Jacques Poloni-Simard, *La mosaïque indienne. Mobilité, stratification sociale et métissage dans le corregimiento de Cuenca (Équateur) du XVIe au XVIIIe siècle*. Paris, EHESS, 2000, 514 p., graph., cartes, index.

Carmen Bernand

Ce livre traite des transformations économiques et sociales de la région de Cuenca (Andes de l'Équateur), à l'époque coloniale (XV^e-XVIII^e siècle). Il s'appuie sur une impressionnante documentation d'archives, dont un corpus très complet d'actes notariés concernant des Indiens, matériau qui n'avait guère été exploité jusque-là, du moins sous cette forme exhaustive. Jacques Poloni-Simard combine avec bonheur l'analyse quantitative et la construction des réseaux (divers graphes, dont celui des « liens limités », qui intègrent, par-delà leur dispersion géographique et diachronique, la grande majorité des testateurs). Les données statistiques sont souvent éclairées par des études de cas. L'ouvrage montre que la catégorie d'« Indien », qui est celle des ethnologues, et aussi celle des revendications identitaires, n'a qu'une signification fiscale puisqu'elle englobe les tributaires. Socialement et culturellement, elle est loin d'être homogène : il y a des Indiens riches et des Indiens pauvres, des paysans et des citadins, des notables et des gens du commun, des hommes et des femmes. Il y a de la vie et du mouvement dans un univers social qui a été à maintes reprises présenté comme figé. À la fin du livre, l'auteur a raison de souligner que seul le préjugé assure la reproduction de l'indianité.

Cuenca, qui appartenait administrativement à la Audiencia de Quito, fut toujours une ville de moyenne importance, occupant une place marginale par rapport aux grands centres commerciaux et de production du vice-royaume du Pérou. Elle fut bâtie sur le site de Tumibamba, capitale des Cañari, assujettis aux Incas, quelques décennies avant

l'arrivée des conquistadores. Un grand nombre d'hommes de cette ethnie furent déplacés dans la ville de Cuzco pour former une milice armée d'élite. J. Poloni-Simard évoque ce passé précolonial mais se concentre principalement sur les trois siècles de domination espagnole. L'ouvrage se divise en trois grandes parties : la recomposition des sociétés indiennes dans le monde colonial après le choc de la conquête et la chute démographique (1533-1620), l'éclatement (1620-1680) et les clivages (1680-1780). En Équateur comme ailleurs dans les Andes, 1570 marque une rupture chronologique majeure, avec la fin de la génération qui avait vécu dans un monde préhispanique. Un bref XVII^e siècle s'étend de 1620 à 1680. Enfin, une période complexe de démarrage économique s'ensuit : fabriques de textile, exploitation de la *cascarilla* (quinquina) et industrie de l'alcool connaissent une expansion régionale et favorisent les métissages. Dès la fin du XVII^e siècle, on assiste également à l'augmentation de la servitude, appelée ici *concertaje*, liée à l'endettement à vie d'un individu, voire de ses descendants. Pour comprendre l'évolution de l'organisation sociale indienne, il est utile de partir de la notion de *parcialidad*, terme qui désigne un noyau de relations personnelles autour d'un chef que les sources appellent *cacique*. De tels groupes furent frappés de plein fouet par la mortalité consécutive à la conquête (choc bactériologique, migrations). Des lambeaux de *parcialidades* furent concentrés par les autorités dans un même village conçu selon des critères rationnels espagnols. L'accroissement du nombre des migrants, extérieurs en principe à la *parcialidad*, vida cette dernière de son sens ancien et la transforma en une simple structure fiscale. Dans les villes, les *parcialidades* se mélangèrent, se diluèrent et se confondirent avec des quartiers, dont la composante ethnique céda le pas à des formes nouvelles que l'on peut qualifier de populaires. De façon convaincante, J. Poloni-Simard montre l'évolution des espaces indiens à la périphérie de la ville, construits autour d'une chapelle et englobés rapidement dans le tissu urbain. Une quelconque ségrégation physique entre Indiens et Espagnols fut alors impossible.

Dès le XVI^e siècle est attesté, au sein de la société indigène, le modèle hispanique de la propriété privée de la terre. Plusieurs types de propriétés foncières apparaissent dont les minifundia sont la forme la plus courante, et qui restera en vigueur jusqu'à la fin du XX^e siècle. Cette parcellisation extrême du finage lui confère « le caractère d'une marqueterie » (p. 133). L'élevage pourtant, plus que la terre, devient une source de richesse pour les *caciques*, comme l'attestent les nombreux cas d'octroi, par les autorités municipales, de fers pour marquer le bétail. Plus que les vaches et les porcs, les juments et les chevaux sont prisés comme biens de prestige.

L'étude du patrimoine foncier des nobles indiens montre bien des ambiguïtés. L'une, et non la moindre, est la distinction incertaine entre propriété privée et simple possession. Ce qui, pour les Indiens du « commun » (les tributaires), relève des biens de la communauté, correspond à des biens privés pour les *caciques*. Les documents sont souvent imprécis, de sorte que nous ne savons pas toujours si l'extension des domaines des *caciques* est en fait une appropriation privée de terres communautaires ou bien si elle cache la gestion, par le seigneur, de pâturages collectifs.

Alors que les Indiens se consacrent à une multiplicité de métiers, aucun n'abandonne complètement l'activité agricole. On peut dire qu'au XVII^e siècle, tous les artisans possèdent terres et animaux. Il y a donc une volonté générale de diversifier les moyens de subsistance. La catégorie des muletiers, qui comprend également des métis et des Espagnols, est étudiée dans le détail. Cette occupation permettait aux Indiens d'échapper au travail et aux services obligatoires, sans pour autant les exempter du

tribut. Retenons les portraits très éloquents de muletiers indiens que brosse J. Poloni-Simard (p. 179 sq.).

L'accroissement, au fil des décennies, de l'hétérogénéité de cette catégorie générique d'Indiens est l'un des aspects les plus importants de ce livre. Le développement du servage (*concertaje*) est suivi pas à pas, à partir de la catégorie préhispanique de *yanacona*. Dès 1680, les documents enregistrent de nombreuses plaintes pour abus, ce qui tend à montrer le durcissement de cette institution. L'auteur cite un commentaire du corregidor de Cuenca, Joaquin Merisalde y Santisteban (1765), violent réquisitoire contre la *mita*, travail obligatoire auquel étaient astreints les Indiens. Au nom de la modernisation, ce haut officier de justice préfère à ces relations archaïques datant de la conquête le système du *concertaje*, engagement des travailleurs facilité par l'endettement (p. 236).

Au cours du XVIII^e siècle, l'ancien idéal égalitaire s'estompe. Des stratégies complexes sont échafaudées par les Indiens pour échapper à leur condition et se fondre dans le « peuple », terme qui regroupe les artisans, les gens de peu, les petits commerçants, les boutiquiers et les domestiques. Les réseaux de sociabilité de ces indigènes urbanisés et métissés sont saisis à travers les stratégies matrimoniales et les liens entre les testateurs indiens. À la fin du XVIII^e siècle, on assiste à un certain retournement de situation avec la renaissance ou la consolidation de structures communautaires dans les hameaux de peuplement en marge de l'espace agricole. La pression des maîtres de la terre (extension des grands domaines) bouleverse les rapports sociaux au sein des communautés dont certaines résistent à la pénétration et à l'installation d'étrangers dans leur terroir. À ce titre, les villages de Taday et de Macas-Pindilig sont de bons exemples de résistance. La période étudiée par J. Poloni-Simard s'achève à l'époque où j'ai moi-même commencé ma recherche de terrain et le dépouillement des archives paroissiales à Pindilig. La tradition orale a conservé la mémoire de l'opposition farouche entre les paysans et les envahisseurs métis et blancs, et les patronymes des personnes citées par J. Poloni-Simard correspondent effectivement à ceux que les anciens, aujourd'hui, évoquent lorsqu'ils retracent l'histoire de leur village et de ses confins.

Un des points les plus originaux de cet ouvrage est sans doute l'ampleur de la participation des femmes indiennes à l'économie. Pour le sexe féminin, l'ordre colonial a représenté plutôt une libération, par rapport aux contraintes de la *parcialidad*, de la polygynie, des règles de parenté et de la violence des hommes. Ces femmes indiennes des villes, qui ont fui le cadre oppressant du village, sont désignées par les termes péjoratifs de *cholas* ou d'Indiennes *de servicio*, expression qui cache vraisemblablement une relation de concubinage polygame. Installées en ville, elles exercent généralement la fonction d'usurières et beaucoup d'exemples concrets illustrent cette aptitude féminine au maniement de l'argent. À leur tour, elles ont des serviteurs, voire des esclaves, et peuvent jouer d'une double identité de métisses ou d'Indiennes, selon les cas, comme l'exprime la formule courante « des métisses en costume d'Indiennes ». Les Indiennes citadines sont les principales actrices du métissage. Elles s'unissent pour la plupart à des Espagnols résidents, les *vecinos*, qui détiennent l'autorité municipale. À la campagne, les femmes de rang ne se marient pas avec des gens du commun. Alliance homogame ou célibat : telle est l'alternative qui s'offre à elles. Souvent la dernière option est préférée, quand la mère veut transmettre à ses enfants son propre nom de famille, jugé plus prestigieux que celui, plus « roturier », du père de sa descendance, qu'elle n'épouse pas, malgré la pression sociale.

Ce livre est fondamental pour comprendre la dynamique des sociétés indiennes à l'époque coloniale, dynamique qui échappe aux analyses anthropologiques, plus soucieuses de déceler des permanences que de saisir l'hétérogénéité des populations étudiées. Il est voué à devenir un grand classique des études andines. Mais le cantonner aux seules problématiques régionales serait négliger l'intérêt que les spécialistes de l'Europe de l'Ancien Régime trouveront à la lecture de ce texte.